

L'apologie du kitsch

Turcaret

Élizabeth Plourde

Numéro 112 (3), 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25334ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plourde, É. (2004). Compte rendu de [L'apologie du kitsch : *Turcaret*]. *Jeu*, (112), 69–73.

L'apologie du kitsch

LA BARONNE

Je sens naïtre, malgré moi, des scrupules.

LISETTE

Il faut les étouffer.

LA BARONNE

J'ai peine à les vaincre.

LISETTE

Il n'est pas encore temps d'en avoir ; et il vaut mieux sentir quelque jour des remords pour avoir ruiné un homme d'affaires que le regret d'en avoir manqué l'occasion.

Alain René Lesage, *Turcaret*,
acte IV, scène VIII

D'ordinaire, comme chacun sait, l'opinion publique est friande de scandales croustillants. Or, ceux-ci sont d'autant plus propices à éveiller les passions qu'ils permettent de rendre la monnaie de leur pièce à des individus réputés aussi impitoyables qu'intouchables. Avec *Turcaret*, fleuron de son œuvre satirique, le dramaturge et romancier picaresque français Alain René Lesage (1668-1747) s'institue porte-étendard du peuple ; en se faisant un point d'honneur de fustiger la corruption des hauts financiers sous le règne de Louis XIV, il s'attaque courageusement – pour le plus grand plaisir des gagne-petits – aux mœurs de son époque.

Turcaret

TEXTE D'ALAIN RENÉ LESAGE. MISE EN SCÈNE : MICHEL NADEAU, ASSISTÉ DE VÉRONIQUE CÔTÉ ; DÉCOR : MONIQUE DION ; COSTUMES : CATHERINE HIGGINS ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE ; MUSIQUE : YVES DUBOIS ; MAQUILLAGES : ÉLENE PEARSON. AVEC VÉRONIQUE AUBUT (MADAME TURCARET), EMMANUEL BÉDARD (LE MARQUIS), VINCENT CHAMPOUX (MONSIEUR FURET), HUGUES FRENETTE (FLAMAND), MARIE-GINETTE GUAY (MARINE), FRANCE LA ROCHELLE (LA BARONNE), PIERRE-FRANÇOIS LEGENDRE (FRONTIN), DOMINIQUE MARIER (LISETTE), JEAN-SÉBASTIEN OUELLETTE (LE CHEVALIER), GUY-DANIEL TREMBLAY (TURCARET) ET GHISLAINE VINCENT (MADAME JACOB). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT, PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 2 AU 27 MARS 2004.

En sa qualité de fils de greffier royal et pour avoir exercé les métiers de clerc de notaire et de commis de traitant, Lesage n'est pas sans connaître les intrigues et tracasseries qui pervertissent le milieu capitaliste. Du reste, jeune mondain en vogue, il

fréquente assidûment la bonne société française qui regorge de baronnes frivoles et de coquettes marquises, lesquelles lui fournissent matière à se gausser. Il ne lui en faut pas davantage pour imaginer force situations où les deux sphères sociales sont appelées à se confronter. Or, lorsqu'il se risque à écrire *Turcaret* en 1709, la France est ébranlée par de terribles émeutes de la faim. En brossant le portrait d'un usurier affameur, Lesage déclenche un véritable tollé dans le monde des affaires et attise la mutinerie des comédiens qui sabotent eux-mêmes la pièce, ployant sous l'insoutenable pression exercée par les financiers tournés en ridicule. Malgré la faveur du public et le soutien du roi (qui compte ainsi concentrer l'ire sociale sur la part de responsabilité qui échoit à la classe traitante), la vive controverse aux fétides relents de censure et de chantage qui entoure la présentation de *Turcaret* a raison du chef-d'œuvre de Lesage : la pièce est retirée de l'affiche après seulement sept représentations, et la carrière du dramaturge à la Comédie-Française se termine abruptement. Lesage se tourne alors, à partir de 1712, vers le théâtre de la Foire, dont il sera à la fois le soutien incondicional et le principal auteur comique¹.

De prime abord, l'intrigue de *Turcaret* paraît assez convenue, ou peu s'en faut... Veuve frivole et incorrigible coquette, la Baronne (France LaRochelle) est entretenue par le sieur Turcaret (Guy-Daniel Tremblay), agent de change lourdaud et parvenu qui, entre autres tripotages, a la charge de percevoir les impôts pour le compte du roi, tâche dont il s'acquitte avec une brutalité qui n'a d'égal que la prodigalité avec laquelle il ouvre sa bourse afin d'obtenir quelque faveur de sa belle. Cette dernière, cependant qu'elle profite allègrement des largesses du financier, se fait arnaquer sans vergogne par le Chevalier (Jean-Sébastien Ouellet), son amant, lui-même habilement plumé par son valet Frontin (Pierre-François Legendre). À grosse proie, gros leurre... Secondés par leurs serviteurs respectifs, fidèles ou perfides, tous quatre tentent, chacun à sa manière, de tirer un maximum de profits moraux et monétaires de la situation, jusqu'au jour où un marquis débauché (Emmanuel Bédard), habitué des antichambres de la Baronne, y introduit une mystérieuse comtesse de province (Véronique Aubut) qui s'avère être l'épouse légitime de Turcaret ! Il n'en faut pas davantage pour que tombent les masques et se fassent jour les fourberies des uns et des autres, mais pas avant que les imbéciles n'aient été copieusement roulés dans la farine. L'intrigue, qui n'est pas sans rappeler la plus pure tradition vaudevillesque, est à ce point tordue que les personnages qui en tirent les ficelles – croient-ils ! – peuvent s'estimer heureux si le ciel ne leur tombe pas sur la tête à brève échéance... Car, contrairement aux personnages de Molière, les protagonistes de Lesage, tous autant qu'ils sont, ne servent qu'un seul maître, et pas des plus fidèles... Comme le souligne

1. Louis XIV ayant chassé de France les Italiens en 1697 et établi officiellement la censure royale quelque onze ans plus tard, le théâtre de la Foire s'organise et prend de l'ampleur. Il perdurera quatre-vingt-douze ans. L'année de la création de *Turcaret*, les dramaturges du théâtre de la Foire sont interdits de dialogue, condamnés à se taire définitivement ou à trouver des moyens afin de contourner l'édit royal. Ce qu'ils font, Lesage en tête, en se proposant tout d'abord de jouer « à la muette », puis de chanter et de mimer, voire d'utiliser des écriteaux. On doit d'ailleurs à Lesage l'essentiel du répertoire du théâtre de la Foire. Son apport, considérable, se chiffre aux alentours de quatre-vingt-quinze courtes pièces écrites – seul ou en collaboration – entre 1712 et 1738, et c'est principalement à cet aspect de son œuvre, combiné à son esprit illimité d'invention et de fantaisie, qu'il doit d'être passé à la postérité théâtrale.



Turcaret d'Alain René

Lesage, mis en scène par Michel Nadeau (Théâtre du Trident, 2004). Sur la photo : France LaRochelle (la Baronne), Guy-Daniel Tremblay (*Turcaret*) et Marie-Ginette Guay (Marine). Photo : Louise Leblanc.

le metteur en scène Michel Nadeau, « le vrai personnage principal [de cette pièce], c'est l'argent, et tout ce que l'on peut faire pour l'avoir à soi. Je dirais même plus, ce n'est pas tant l'argent que le mouvement de l'argent, la fluctuation de l'argent au gré des hasards et des accidents, avec ceux qui sont assez rapides pour saisir la bonne occasion quand elle passe et ceux qui l'échappent par manque d'attention ou d'opportunisme². »

Certes, ici, l'étude des caractères à proprement parler s'efface devant celle des travers de la caste ou de la société à laquelle ils appartiennent. En ce sens, quoique les sujets possibles ne fassent jamais défaut aux auteurs de comédies de mœurs, les situations dramatiques qui en découlent s'exposent bien souvent à l'obsolescence dès lors que les spectateurs se désintéressent des vices qu'elles dénoncent ou ne sont plus à même d'en saisir la portée. Or, dans le cas qui nous occupe, à l'ère où les partenariats en entreprise s'établissent sous le signe de la convergence économique et médiatique, où les bâtisseurs de fortunes s'amuse à ériger de véritables empires financiers du haut desquels ils règnent en rois et maîtres (est-il encore nécessaire d'insister sur le parallèle ?), la pertinence de monter une pièce comme *Turcaret*, près de trois cents ans après sa création, n'est pas à démontrer, non plus que sa modernité³.

2. Voir l'entretien d'Olivier Kemeid avec Michel Nadeau dans le programme du spectacle *Turcaret*, p. 10.

3. L'intérêt des Québécois pour la pièce de Lesage semble avoir été malgré tout assez limité. Le conseiller dramaturgique du Trident n'a d'ailleurs recensé qu'une seule occasion où *Turcaret* aurait tenu l'affiche au Québec, à savoir lors du Festival de Montréal en 1963. La pièce, montée par le Théâtre-Club, aurait été essentiellement destinée à des matinées étudiantes.



Il faut tout de même reconnaître que, si ses préoccupations dépassent les intrigues de salon et les quiproquos d'antichambre, la comédie de Lesage n'a aucune prétention psychologisante, pas plus qu'elle ne se propose de réformer les caractères en en dénonçant les vices. On l'aura compris, les personnages de Lesage sont soit roués, soit imbéciles ; peu nombreux sont ceux qui échappent à la bêtise en adoptant une attitude nuancée ou en faisant preuve d'une quelconque élévation morale. C'est d'ailleurs ce qui, à l'époque de Lesage, semble avoir tant ébranlé. Assurément, l'âpre critique des tripoteurs d'affaires imaginée par Lesage semble bien, à nos yeux, avoir perdu une bonne part de son mordant, et l'interprétation que nous propose Michel Nadeau est à l'avenant ; aussi habile et inventive soit-elle, elle ne s'élève guère au-delà du simple divertissement. Cela étant dit, il faut reconnaître qu'il n'y a pas trente-six façons de mettre en scène *Turcaret* aujourd'hui ; Nadeau s'est inspiré des traits fantaisistes inhérents à l'œuvre de Lesage et a fait de cette comédie légère écrite à l'encre volatile, sinon un parangon en son genre, à tout le moins une lecture dénuée de prétention. Il en est résulté un intermède rococo du plus bel effet, un badinage sans conséquence entre une précieuse ridicule à souhait et un Donald Trump très XVIII^e siècle, guidés davantage, il faut bien le dire, par l'oisiveté que par le cynisme.

C'est que tout, dans ce royaume de la fanfreluche qui tient lieu de résidence à la Baronne, constitue en soi un hommage à la futilité, du chandelier de verre art déco à l'étalage tape-à-l'œil de fruits artificiels, en passant par l'immense canapé bleu électrique de quinze pieds de large en plein centre du salon, destiné à recueillir l'élégant postérieur de ces dames ou à recevoir ces messieurs qui s'y vautrent avec indolence à tour de rôle. Se réclamant d'un kitsch de toute évidence assumé (fort heureusement !), la conceptrice de décors Monique Dion a su tirer profit de la vaste scène du Trident en habillant totalement l'espace scénique de soyeuses tentures coquille d'œuf faisant place à quelques portes capitonnées, tentures que Denis Guérette, maître éclairagiste expert en fondus vaporeux et coloris estompés, s'est amusé à rehausser de teintes

Turcaret, mis en scène par Michel Nadeau (Théâtre du Trident, 2004). Sur la photo : Jean-Sébastien Ouellette (le Chevalier) et Emmanuel Bédard (le Marquis).
Photo : Louise Leblanc.

soutenues de rose bonbon, jaune citron, orange sorbet et vert menthe. Mais ce portrait apologétique de la fainéantise et de la mièvrerie n'aurait pas été complet sans les deux énormes drageoirs pleins à ras bord de *Smarties* auxquels les personnages allaient directement puiser, qui pour se donner une contenance, qui pour tromper une attente, qui encore par pur désœuvrement. Bref, cet intérieur « pêche et crème », à l'image de la propriétaire des lieux, c'est-à-dire racoleur à souhait, dégageait des parfums de poule de luxe propres à attirer une basse-cour des plus bigarrées. À cet égard, l'audacieuse collaboration de Catherine Higgins (costumes) et d'Élène Pearson (maquillages) concourait à créer une allure générale plutôt insolite ; le parti pris esthétique célébrait l'hybridité et le mélange hétéroclite des styles, textures et couleurs dont le résultat combinait costumes d'époque et ajouts modernes (longues redingotes agrémentées de brocarts et de broderies chatoyantes pour les hommes aux cheveux avec des mèches ; robes à corset ornées de dentelles, étoffes de couleurs vibrantes, minijupes, bottes de cuir et maquillage outrancier pour les femmes). Si ces choix s'avéraient parfois insolites en regard de l'exubérante modernité de l'ensemble, comme c'était le cas de la dégaine pour le moins caricaturale de M^{me} Turcaret, avec ses fards orangés et verts, et que certains comédiens n'endossaient pas toujours aisément l'audace qui collait à leur personnage, telle France LaRoche qui semblait avoir quelque mal à faire sien la sensualité que lui conférait le rouge écarlate dont était vêtue sa Baronne des pieds à la tête, les comédiens s'appliquaient – et réussissaient, pour la plupart d'entre eux – à rendre l'esprit d'exubérance affectée érigé en maître mot par le metteur en scène, du moins en ce qui concerne la seconde moitié de la soirée. En première partie, toutefois, éclipsée par l'attrait qu'exerçaient sur les spectateurs les trouvailles mises de l'avant par le traitement scénique et en dépit des efforts principalement déployés par les valets (Marie-Ginette Guay, Pierre-François Legendre et Hugues Frenette), la distribution ne parvenait que difficilement à captiver l'intérêt du public : l'interprétation globale se montrait plutôt timide, voire maladroite, surtout en ce qui concerne les personnages principaux, au point où l'action dramatique menaçait à plusieurs reprises de sombrer. Du moins jusqu'à l'arrivée providentielle du Marquis, interprété par le très surprenant Emmanuel Bédard, dont le rire aviné quelque peu moqueur, propre à fouetter les troupes, est venu dynamiser le reste de la distribution dès lors moins frileuse. Tout aussi stratégiques, les intermèdes musicaux, composés d'arrangements rock de certaines pièces d'anthologie du répertoire classique, contribuaient à rythmer de leurs sonorités inusitées et ostentatoires les transitions entre les scènes et les quelques changements de décors. Dommage que l'on ait cru bon de souligner les références musicales à grands coups de redondances ; à cet égard, l'insistance avec laquelle on nous a asséné le même morceau archiconnu de Vivaldi, tiré des *Quatre Saisons*, était malheureusement loin de constituer un choix judicieux...

Quoi qu'il en soit, rien parmi ces quelques maladresses n'a pu esquinter ce somme toute gentil *Turcaret*, bonbonnière enrubannée et parfumée, du plus bel effet, offerte aux amateurs friands de comédies légères en guise de cadeau d'adieu par la directrice artistique, Marie-Thérèse Fortin, pour clore son ultime saison à la barre du Trident. Si la représentation à laquelle il nous a été donné d'assister ne passera pas à l'histoire pour sa profondeur réflexive ou ses qualités novatrices, la version édulcorée de *Turcaret* proposée par Michel Nadeau rend fort habilement hommage, en son genre et à sa mesure, au brûlot de jadis. ■